

LA Veille du Bonheur

—Ah! pensa Jacques Vital, une lettre d'elle! Parmi l'amas d'enveloppes que le garçon du journal lui tendait, il reconnaissait du premier coup d'oeil l'écriture haute, fière, les lettres d'imprimé et de chiffres, les lignes d'Élie. Quand, il y avait trois ans déjà, on lui avait remis la première, — comme cette fois-ci, parmi d'autres, — son regard avait été frappé, guidé vers le mystère de ces signes légers, de cette âme des lettres qui montait vers lui dans la brume violette de l'encre. Et, après cette enquête rapide, cette pensée, cette flânerie particulière à l'homme devant l'inconnu de l'enveloppe, — les femmes la déchirent, elles, brusquement, plus curieuses, moins défiantes, — il avait été conquis du coup par la simplicité, la naïveté digne et franche du sentiment qui venait à lui. On le lisait, on le suivait depuis longtemps; ses articles et livres étaient attendus, désirés parce qu'ils révélaient toujours une qualité d'âme, signifiant des idées sinon pareilles, du moins correspondantes. « Certains écrivains, disait-on, pouvaient, devaient remplacer dans certaines circonstances ces admirables directeurs de conscience qui, au XVIIIe siècle, manient et régissent si heureusement l'esprit du temps, l'esprit des femmes. Leur subtilité même en faisait d'heureux casistes, d'habiles connaisseurs en caractères, les déposant à comprendre les variations infinies et délicates d'une mentalité féminine. Vital avait tourné la page, le mot de mentalité le choquait dans sa pédanterie; mais la fin de la lettre était d'une grâce et fraîche qu'il avait soumi, désarmé. Et, à son grand étonnement à lui-même, quelques jours plus tard, il avait répondu aux initiales données, L. F. L'inconnue, discrètement, après s'être fait attendre un peu, remerciait, touchée, heureuse. Il y avait trois ans que cette correspondance se poursuivait. Peut-être, au début, y avait-il un peu de "littérature" en tout cela; il n'est pas bien sûr que Jacques n'ait pas fait recopier, avant de les expédier, quelques-unes de ses lettres avec l'économie et pratique pensée d'un roman en train de s'écrire tout seul; mais bientôt il cédait au charme impersonnel, désincarné de L. F., et cette "copie" désintéressée devenait pour lui la plus précieuse vacance au milieu de l'énorme labeur. Tantôt elle lui commentait ses contes ou ses livres, indiquant d'une plume légère ce qu'elle aimait mieux, ce qu'elle aimait moins, disait les pourquoi, avec une justesse inouïe; elle devenait ainsi la voix du public, une voix sans visage et sans nom, elle personnifiait la vague murmure, l'infinimentale sensation par quoi l'écrivain est averti d'avoir plu ou déplu. D'autres fois elle parlait d'elle, sollicitait un conseil, sollicitait une opinion. Dans ces cas-là elle mettait son âme à nu, une petite âme très compliquée et très simple, faite de sensations plutôt que de pensées, curieuse et distraite, pratique et sentimentale, volontiers attachée d'ailleurs à analyser et à s'expliquer par une sorte de fatuité intellectuelle qui est assez commune chez les femmes. — C'est une brave petite bourgeoisie innocente, disait le psychologue à ses heures moroses. Car il ne savait rien d'elle, pas même de sa personne physique; seulement cette phrase hypocrite un jour glissée: "Moi qui ne suis pas trop laide, dit-on." Jacques savait aussi qu'elle était venue: il l'imaginait vivant une existence chaste, nette, réglée, dans une maison propre et bien citée; il aimait à la créer dans ses rêves. Jacques Vital éparilla du pouce le paquet de lettres sur les coins du bureau qui l'emportait: des enveloppes jaunes en têtes, des billets aux adresses élégantes, des enveloppes fauves aux inscriptions maladroites et grossières; sans ouvrir il reconnaissait: offres de fournisseurs, tentatives d'aventuriers, injures d'anonymes... pourtant, par acquit, il rompit les angles, parcourut les missives. Une seule l'intéressait, il la regardait plus souvent à mesure que le tas décroissait, goûtant en plaisir dans son impatience matée de la lire. La voiture passait sous les arbres de l'avenue Gabriel, une fraîcheur verte faisait place à la sécheresse brillante des rues et des places; il respira, regarda le ciel voilé d'arbres, les arbres éclairés de ciel, huma une gorgée heureuse.... Il lisait: "Oni, j'ai compris votre dernier livre et son titre si triste, la "Veille du Bonheur"; je suis

que tous ou presque tous nous croyons toujours être à cette veille-là et que nous n'en atteignons jamais le lendemain.... peut-être bien heureux encore d'avoir au moins gardé l'illusion? Il me semble, et surtout depuis vos dernières lettres, que ce roman a été un peu écrit pour "nous", d'après nous, et cela me rend si fière et me met si haut à mes yeux d'être pour si peu que ce soit quelque chose dans votre œuvre! "Je voudrais vous poser une question: si Rodolphe de Montal avait rencontré Madeleine avant son mariage au lieu de ne la connaître que deux ans après, croyez-vous que leur vie n'aurait pu être changée? croyez-vous qu'ils n'auraient pu conquérir ce "lendemain du bonheur", insaisissable suivant vous? Il y a, beaucoup plus que vous ne le pensez, une parité de situation entre ces personnages de votre roman et nous, personnages de la vie. Au moment de prendre une décision grave et irrévocable, je voudrais faire enfin tomber ce voile à travers lequel nous nous parlons depuis trois ans.... Le voulez-vous aussi? Il m'a semblé lire ce désir à travers les lignes de vos dernières lettres. "Mon Dieu! comment régler les formes de cette rencontre? Il faut bien que ce soit terriblement baul, puisque vous ne me connaissez pas de vue. Enfin!... Voulez-vous vous trouver de main, à quel heures du soir, au pied du cheval de Mary de droite, dans l'avenue des Champs-Élysées? Je tiendrai à la main une petite boîte de roses et j'aurai une robe bleue. Vous, vous n'aurez pas besoin de signe, puisque je vous connais par vos photographies: portez-vous un bonnet d'été d'une fleur pareille, afin que nos bouquets du moins se saluent. " Voulez-vous, ami?" Jacques Vital s'habillait avec lenteur; en brossant ses cheveux devant sa glace, il considérait son visage vieilli, fatigué de travail et de pensée, ses traits détrempés par les découragements, tirés par les lutttes, notait le pli amer et désemparé de sa lèvre. Et, derrière lui, comme un fantôme, passait et disparaissait sa figure de souvenir, sa face éclairée et ardente d'autrefois. Il songeait que, par coquetterie ou par insouciance, il ne s'était pas fait photographier depuis longtemps: les portraits de lui qu'on donnait retardaient au moins de dix ans. — Si elle ne m'a jamais vu autrement, je ferai bien de mettre la rose. Il sépara une fleur de la petite boîte apportée par son domestique, l'éleva en l'air. C'était une rose très d'une langueur fragile: quelques pétales tombèrent. Jacques reposa la fleur avec un sourire. — La vulgaire prudence, murmura-t-il; restons anonyme. Il sortit; l'air était doucement lumineux, comme si des élanis mourants de soleil palpaient encore dans l'éther; malgré le bruit criard des cafés-chantants sous les arbres et le grondement des autos sur la chaussée, le silence suprême de la nuit dominait dans les ombres allées; les branches étaient lourdes du sommeil des oiseaux. Pourtant l'ombre s'ouvrait, posant devant lui des copies des toilettes claires de femmes, des silhouettes d'hommes, plus sombres. Tout à l'heure peut-être ils seraient un de ces couples, le bras de l'ami inconnue fermait sur sa manche. Pourquoi, comme dans les romans, cela ne se terminerait-il pas plus tard par un mariage? N'était-il pas libre, presque riche? Il s'approchait du piédestal, et sa démarche se fit plus courte et plus ramassée; Jacques distinguait sur la blancheur de la pierre un long et fin attitude penchée, la souple et naïve attitude d'une femme aux traits vibrants. A la lueur des électrophores, une nuance dorée de cheveux vint à lui, et des yeux de délices brillèrent. — Mon Dieu! qu'elle est jolie! Il était dans l'ombre et elle ne pouvait pas le distinguer; immobile, il s'enivra de cette image. Mais quelqu'un dépassait l'angle obscur, s'avancant dans la clarté. Jacques Vital vit l'inconnue tressaillir et se lancer.... il y eut une rencontre brusque, presque un heurt, un moment d'hostilité; elle murmura: — Pardon, Monsieur, je me trompais.... Le passant, après un salut, s'éloignait; l'écrivain, d'un coup d'oeil, vit un jeune homme aux traits heureux, à la boutonnière fleurie d'une rose. — Elle l'a pris pour moi. Un moment il séjourna dans l'ombre, sentant le bonheur à toucher, toute une nouveauté de joie et d'amour offerte, la possibilité des reconcomptes.... du bout des doigts sournois il jeta un baiser à l'inconnue: — Il vaut mieux faire souffrir une illusion que de la faire déchoir. Jacques s'effaça, s'absorba dans l'ombre....

UNE NUIT TERRIBLE

J'étais alors chef de gare d'une petite ville d'Amérique et j'avais seul, pendant la nuit, la garde de la station assez éloignée de la ville et sans aucun voisinage pouvant me secourir en cas de danger. Je ne m'en étais jamais effrayé, n'ayant rien qui pût tenter les voleurs, nombreux dans ces contrées. Le bâtiment que j'habitais la nuit se composait de deux grandes pièces: l'une me servait de chambre et de bureau, dans l'autre, je déposais les colis et bagages amenés par le dernier train du soir et qui n'avaient jamais grande valeur. Mais cette nuit-là, je devais recevoir un dépôt précieux. Un sac contenant 100 000 dollars, à l'adresse du plus riche propriétaire de la ville, M. Morgan, m'était confié jusqu'au lendemain. J'étais jeune et vigoureux et je répondis d'un ton dégagé, lorsque le chef de train me remit le sac de dollars en me disant: "Sois sur tes gardes, Bill." Cependant, ce fut avec un vague sentiment d'inquiétude que je vis s'éloigner et disparaître les lanternes rouges du dernier wagon. La nuit était noire et sans étoiles, la tempête avait duré tout le jour, et le train était arrivé avec une heure de retard; deux voyageurs en descendant, ou plutôt un seul, car c'était un cerceuil que celui-ci accompagnait. Ce voyageur vint me prier de lui rendre le service d'abriter, pour la nuit, le corps de sa belle-mère, dont les fanéailles devaient avoir lieu le lendemain; l'heure tardive, les chemins défoncés par l'orage, l'empêchaient de le faire transporter immédiatement jusqu'à la ville; il se présenta comme le parent d'une famille très connue des environs. Je ne pouvais refuser sa demande, et le cerceuil fut transporté dans la salle des bagages. Je restai seul; la tempête, calmée un instant, avait repris sa violence, le vent soufflait d'une façon sinistre et lugubre. Il était minuit; pour mieux veiller le précieux dépôt, je résolus de ne point me coucher et m'étendis tout habillé sur mon lit, où je m'endormis d'un sommeil léger. Tout à coup je m'éveillai brusquement, mon appareil télégraphique était en marche. Tout habillé à son langage, j'entendis distinctement ces mots: "Fais attention au cerceuil." Je sautai au bas du lit, l'appareil était devenu muet. Je questionnai la station voisine: "M'avez-vous télégraphié?" On me répondit "non". Je répétai ma question aux cinq gares les plus proches, la réponse fut toujours négative. L'appareil ne pouvait cependant marcher seul, je devais avoir été réveillé. La porte de l'autre salle était ouverte; j'apercevais ce cerceuil, si inoffensif en apparence, posé sur deux caisses. Qu'avais-je à craindre d'une personne morte? Néanmoins ce voisinage m'était désagréable, et chassait mon sommeil; je m'installai dans un fauteuil, près de mon bureau, essayant de lire mon journal, sans pouvoir y fixer vraiment mon attention. Une heure se passa ainsi, le vent était tombé, rien ne troublait le silence de la nuit, je commençais à sourire de mes craintes imaginaires lorsque.... mon appareil se mit à tapoter trois fois de suite: "Fais attention au cerceuil, fais attention au cerceuil!" Et j'y fis attention! Je retrouvai tout mon sang-froid, toute mon énergie. Je m'approchai doucement du cerceuil; il me sembla reconnaître à l'intérieur un léger bruit de vie qu'on enlève; c'était bien un vivant et non un mort qui reposait là! Je tombai de tout mon poids sur le couvercle, et, saisissant une corde solide, je l'enroulai plusieurs fois autour du cerceuil; un marteau et une boîte de clous se trouvaient près de là, je les pris et m'en servis de façon à rendre impossible la sortie de mon prisonnier qui, après avoir essayé vainement de soulever le couvercle, ne bougeait plus. Je m'arrêtai enfin faute de munitions, et réfléchissant que ce bandit avait assurément des complices, je télégraphiai à la gare voisine, réclamant un train de secours. J'armai mon revolver et l'attendis.... debout près de la porte, résolu à vendre chèrement ma vie. Un pas d'homme fit craquer le gravier, un léger coup fut frappé. Je ne bougeai pas. "Ouvre, c'est moi, Ned," dit la voix du voyageur qui m'avait confié le cerceuil; ne recevant pas de réponse, il lança un coup violent dans le panneau, son instrument tranchait à une large fente, il y passa la main, essayant d'ouvrir de l'intérieur. Je lâchai mon revolver et me cramponnai de toute ma force à cette main qui se débattait, me griffant dans des mouvements convulsifs et désespérés. Nous luttions en silence, une sueur froide coulait sur mes tempes. Viendrait-on à mon aide assez

lot! Je me sentais faiblir.... Un bruit lointain s'approchait rapidement, mon adversaire poussa un juron étouffé.... Le train de secours arrivait.... Le scélérat fit un dernier et vigoureux effort pour se dégager; mais je tins bon, j'entendais scier et des voix amies me criaient: "Ne te tenns, il est pris!" ouvre nous, Bill." Mes camarades entrèrent, m'entourant, me félicitant.... "J'ai un autre prisonnier," leur dis-je en les menant au cerceuil. (Ce ne fut pas un léger travail que d'y enlever les clous dont je l'avais rempli!) Les deux voleurs furent conduits en lieu sûr; j'étais donc plus redoutables brigands de Michigan. Je ne suis jamais quel était l'auteur de l'avertissement qui m'avait sauvé la vie, peut-être un employé d'une gare voisine, complice pris de remords? C'est un mystère qui ne sera jamais éclairci. Je reçus les plus vives félicitations. M. Morgan me récompensa généreusement d'avoir sauvé ses dollars, et j'acquis une réputation de bravoure et de courage qui me rendit célèbre dans toute la contrée. Malgré cela, je ne voudrais pas recommencer une nuit semblable!

Courants magnétiques.

Un journal parisien rappelait il y a quelques jours, le souvenir de la grérite de Boulogne, à propos des suicides et des krachs financiers qui viennent d'attrister Paris. C'est qu'il semble vraiment qu'il y ait une fatalité qui veut qu'un malheur ne vienne jamais seul. Et ce n'est pas seulement dans le malheur que les événements se répètent et se suivent à bref intervalle; c'est en toutes choses que ce phénomène se reproduit. Il y a des séries de bonheurs comme il y a des séries d'assassins. Il y a, de par le monde, de grands et de petits courants qui échappent à nos yeux comme à notre raison, et qui entraînent des séries de faits du même genre. On dit parfois qu'un vent de folie passe sur le monde, et ce sont alors des guerres et des révolutions, comme de 1793 à 1815. 1848 a été encore une telle folie; tous les peuples se soulevaient; Louis Philippe tombait du trône, l'Allemagne était en feu; la Hongrie réclamait son indépendance; le Pape était obligé de fuir Rome. La Révolution était partout; les esprits subissaient le vent de folie. Il y a en la série noire des attentats anarchistes, de Kavalatchi à Vaillant. Et même en 1870, la guerre a été précédée d'une série d'événements tragiques: Troppmann, la mort de Victor Noir, Mégy. Mais laissons là les oiseaux de nuit qui volent par bandes dans l'obscurité, nous frôlant de leur aile sinistre; il y a aussi les courants d'idées qui passent sur le monde, jetant partout la même lumière. On a cru longtemps que la Renaissance était venue d'Italie, et l'on sait maintenant que le même mouvement artistique et littéraire s'est manifesté presque partout en même temps, préparé par une même évolution du goût. Et le même mouvement s'était déjà produit à l'époque de l'art gothique, si bien qu'on ne peut dire qu'il est né. En littérature, il y a eu des modes et des courants. Il a été de mode à certaines époques de faire des romans à clef et des pièces de théâtre ennuyeuses, comme il a été de mode, dans le costume féminin, de porter des crinolines ou des manches à gigot, des capotes imperceptibles ou des chapeaux immenses à panache invraisemblable. Tout autre est le courant qui entraîne les esprits vers un même genre d'idées et de phrases. Dans les lettres, on était humanitaire, clair et sans grand poudre, de Babelais à Montaigne. On était au style pompeux, à la phrase majestueuse et splendide, aux idées générales et bien ordonnées avec Bossuet, Corneille et Racine; et les esprits se tournaient plus tard vers l'esprit critique, l'ironie, la phrase brève, sautillante et mordante, avec Voltaire et Beaumarchais. faut-il rappeler le romantisme du dix-neuvième siècle, le réalisme qui l'a suivi et cette courte période du style décadent où chacun s'efforçait de n'être pas compris et où triomphait Mallarmé? Ce ne sont pas là des modes, mais bien de grands courants qui franchissent les frontières d'un pays. Jean-Jacques Rousseau, à l'opposé de Voltaire, a établi un courant humanitaire, une comédie de fausse sensibilité, qui n'a pas empêché les horreurs de la Révolution. La "Case de l'Oncle Tom" a fait croire aux vertus

des nègres et a préparé leur affranchissement. On était lucroyant sous le premier Empire, on était pieux sous la Restauration, tiède sous Louis-Philippe; on avait de la religiosité sous le second Empire, et maintenant il n'y a plus que deux camps bien tranchés, deux courants opposés qui se partagent le monde: la foi sincère et la haine de toute religion. Dans les arts, les courants sont tout aussi marqués: Watteau, La Tour, Lancret, Fragonard représentent bien le siècle de Louis XV, comme David et ses Romains la période de l'Empire, comme Delacroix représente le romantisme, comme Corbet, Manet et leur école représentent le réalisme littéraire, l'ayant même devancé.

Il en va de même dans les petites choses: il y a des séries de duels, des séries de scandales mondains, des séries de foues au théâtre, et des séries de succès. Le vaudeville à ponts neufs a fait son temps; mais le mélodrame n'a pas encore épuisé les larmes et les enthousiasmes du public populaire. Il y a eu, de 1840 à 1860, une série de pièces contre les injustices sociales: "Le Fils naturel", l'amoureuse méconnue avec la "Dame aux Camélias"; on réclamait aussi le divorce au théâtre, et maintenant le théâtre recommence à le combattre en faveur des enfants. On aimait l'opérette sous le second Empire, avec Offenbach et Hervé; on l'a aimée encore avec Lecocq et Planquette; puis on a aimé Ibsen, Sudermann et leurs tristes. On s'est passionné pour l'art réaliste d'Anatole France et pour les pièces en un acte d'un tragique intense. Enfin, la chanson "rose" a succédé à la romance sentimentale. On a eu des pièces psychologiques comme des romans psychologiques, et la psychologie de tout cela, c'est peut-être les moutons de Panurge, cet entraînement magnétique qui agite nos nerfs et nous fait suivre l'exemple, si bien qu'une génération est triste et l'autre gaie, que l'une danse et que l'autre ne danse pas, que l'une vole et que l'autre bostonne, que l'une préfère le whist et l'autre le bridge, que toutes les femmes, au temps de Mme Récamier, ont des vapeurs, qu'à l'époque du romantisme elles aiment les poitrinaires et "les beaux ténébreux", et qu'en suite elles préfèrent ceux qui font du tennis, du football et surtout de l'automobile. Que dans un omnibus, un salon d'attente, une conférence, quelqu'un se mette à bâiller, et tout le monde aussitôt se sent pris d'une furieuse envie de faire autant. Les mains, les éventails se portent devant la bouche, et que ce soit épidémie, courant magnétique ou naturelle évolution de la mâchoire, de quelque nom qu'on l'appelle c'est un fait contemporain, le plus dangereux de tous.

L'armée française et les provinces perdues.

Un fait intéressant à signaler, qui montre une fois de plus quels liens unissent l'armée française et les chères provinces perdues en 1871. La récente promotion de généraux comprend trois généraux de division, qui, tous trois, soit par leur origine, soit par leurs alliances, appartiennent à l'Alsace-Lorraine: le général Ohmer, un enfant de Metz; le général Bizot, né à Bitch, pays natal de son père, l'illustre général tué à Sébastopol, et le général Famin, le plus jeune divisionnaire de l'armée, qui tient, par son mariage, à l'une des familles les plus anciennes et les plus estimées du pays messin, la famille Massing, dont est le général de brigade de réserve Massing, l'ancien attaché militaire à Londres. Actuellement, l'état-major général de l'armée compte cinquante-cinq généraux en activité de services, dont quinze divisionnaires, et quatre-vingt généraux de réserve en état de retraite, soit un total de cent trente-cinq généraux. Tous Alsaciens-Lorrains. Voilà, certes, des chiffres qui en disent plus long que tout commentaire.

La famine en Espagne

Séville, Espagne, 14 octobre — Un millier d'ouvriers de ferme, poussés à bout par la famine ont envahi ce matin la place du marché d'Ecija, une petite localité située à 48 milles de Séville et se sont emparés de toutes les marchandises qui s'y trouvaient exposées. Les ouvriers se sont retirés après avoir mis à sac quelques magasins et jeté la population dans une affreuse panique. Les autorités ont immédiatement demandé des secours militaires à Séville.

PETITS ECHOS

Les travaux des trois nouveaux forts qui doivent compléter l'enceinte de Metz sont terminés. Ceux du fort Impératrice, à Rozérieulle, viennent d'être achevés. A l'appel d'une petite municipalité, celle de Comagny, un très vif mouvement contre l'absinthe se dessine en Suisse. D'après le "Courrier du Livre", la fabrication de l'encre employée pour l'impression des banknotes aux Etats-Unis est un secret de famille, devenu presque un secret d'Etat. Un groupement d'industriels espagnols menace le cabinet d'une grève de 35 000 ouvriers, au cas où les tendances libre-échangistes obtiendraient gain de cause dans le gouvernement. On inaugurerait cette année, à Saverne, le jour des Morts, un monument à la mémoire des soldats français et allemands morts sur le territoire de la ville en 1870-71. Il paraît que le Japon va changer ses légations en ambassades après des principales puissances. Par suite, il y aura, à Paris, un ambassadeur du Mikado. Il est probable que ce haut titre sera attribué à l'éminent ministre actuel, M. Motono. Tous les Parisiens le souhaiteront. Par une sympathie analogue, les Japonais comptent sans doute que la France ayant, par réciprocité, à transformer en ambassade sa légation à Tokio, le ministre actuel, M. Harmand, sera fait ambassadeur, sans changer de poste. Les Japonais ont pu, aussi bien que les Français et de plus près, se rendre compte du rôle difficile qu'incomba à ce diplomate et à son personnel durant toute la guerre d'Extrême Orient et juger du tact et du dévouement dont fut prouvé la légation de France à travers des circonstances aussi exceptionnelles. Napoléon, quelque temps après la naissance du roi de Rome, avait résolu de faire construire, en face du pont d'Iéna, un gigantesque palais pour son fils. Ce palais devait s'appeler le Palais du Roi de Rome et dépasser en grandeur et en magnificence tout ce qui avait été construit jusqu'à ce jour. Le gouvernement fit donc acheter toutes les maisons qui se trouvaient sur l'emplacement choisi. Sur le terrain qui, d'après les plans, devait servir à l'érection de l'aile gauche du château, il ne restait plus qu'à acquérir une petite maison, tombant en ruine, propriété d'un cordonnier. Cette ignoble mesure valait à peine 1 000 francs. Le propriétaire en demanda 10 000. — Qu'on les lui donne, dit l'empereur. On convoqua le cordonnier, pour lui verser son argent. — J'ai réfléchi, dit le cordonnier, cette maison m'est chère. C'est là que je suis né, que mes parents sont nés. Je sens que je mourrai dès que j'aurai quitté ma vieille maison. Interloqué, le notaire et l'architecte se regardèrent. — Je veux 30 000 francs de la maison! déclare nettement le cordonnier. L'architecte s'exclama, reproche sa mauvaise foi à vendre, qui ne veut rien entendre. — On rapporte la chose à l'empereur. — Donnez 30 000 francs à ce malheureux cordonnier, et que je n'entende plus parler de lui, dit-il. Nouvelle convocation du cordonnier. Nouvelle refus. Son grand père aussi était mort dans la maison, il se sent descendrait pas à moins de 40 000 francs. Le lendemain, Napoléon, qui n'obéissait jamais rien, demanda: — Eh bien! quand commencerez-vous à construire? — Sire, dit l'architecte penaud, le cordonnier demande 40 000 francs. — Soit. Donnez 40 000 francs à ce voleur et mettez-vous au plus vite à l'ouvrage. L'architecte ravi courut chez le cordonnier. Le drôle avait déniché une arrière grand'tante qui, ayant vécu dans la mesure, augmentait les regrets du bonhomme. Elle valait à présent 50 000 francs. L'architecte faillit avoir un coup de sang. Transporté de fureur, il courut au Palais. — Trop d'ambition, dit Napoléon avec calme. Ce misérable montra dans la mesure; remettez à plus tard nos projets.... Le palais ne fut pas construit. Mais la prédiction de Napoléon se réalisa. Les Bourbons, de retour en

France, rasèrent jusqu'aux fondements les quelques murs édifiés par l'architecte et qui devaient former l'aile droite. La maison du cordonnier fut comprise dans la démolition, puisqu'elle figurait sur les plans, et le malheureux, sans logis, sans travail, fut trouvé mort un jour près du pont d'Iéna.

Accident à bord du "Campania".

New York, 14 octobre — Le capitaine du vapeur "Campania" de la ligne Cunard qui est arrivé ce matin à New York, rapporte un grave accident survenu mercredi dernier en pleine mer. Une vague immense s'est abattue sur le "Campania" enlevant cinq passagers d'entrepont et en blessant une trentaine dont plusieurs grièvement. Lorsque le "Campania" est arrivé à son quai aujourd'hui, il y avait encore dix blessés en traitement dans l'hôpital du navire. L'accident est survenu mercredi, quelques minutes après midi. Le grand transatlantique marchait à sa vitesse accoutumée; la mer était grosse, mais comme le temps n'avait rien de menaçant la plupart des passagers s'étaient réunis sur le pont. Tout à coup le vapeur s'inclina à bâbord et une immense lame de fond vint s'abattre sur lui, balayant tout sur son passage. Le vapeur fut littéralement enseveli sous la masse d'eau. Les voyageurs de première classe qui se trouvaient sur le pont supérieur, eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. La violence de la vague fut telle qu'une des portes du bastingage fut arrachée et les malheureux passagers d'entrepont qui n'avaient pas eu le temps de se retirer aux agrès du navire furent entraînés et disparurent sous les flots à la vue de leurs compagnons de voyage épouvantés et impuissants à leurs porter secours. L'accident s'est produit si subitement que même les officiers du navire n'ont pu s'en rendre un compte exact. Un grand nombre de passagers qui ont été projetés avec force contre le bastingage souffrent de blessures sérieuses. Plusieurs ont eu des côtes ou des membres brisés. Une jeune femme a eu les deux jambes brisées au-dessus du genou. Le chirurgien du navire, aidé de plusieurs médecins qui se trouvaient parmi les passagers de cabine, s'occupa immédiatement des blessés. Le commissaire du bord fit ensuite l'appel des passagers d'entrepont et l'on constata alors la disparition de cinq personnes. Plusieurs enfants qui jouaient sur le pont ont été sauvés par la présence d'esprit de Mlle Cotes, une femme de chambre du "Campania". Cette courageuse personne réalisait le danger que couraient les petits malheureux, s'élança à leur secours et fut assez heureuse pour les ramener en lieu sûr, au moment où la vague allait infailliblement fondre sur eux et les entraîner au fond de la mer. C'est la première fois dans l'histoire de la compagnie Cunard, depuis plus de soixante ans, que des passagers périssent par accident à bord d'un des navires de cette ligne.

L'impression en Allemagne.

Berlin, 14 octobre — Les révélations de la presse française au sujet de la prétendue offre de la Grande Bretagne de prêter son concours à la France en cas de conflit avec l'Allemagne, ont fait naître une profonde excitation dans les milieux militaires allemands. La ligue navale qui compte déjà 600 000 membres, profite de l'agitation du moment pour renouveler son programme et demander une augmentation de la défense navale de l'Allemagne. Malgré les démentis semi-officiels publiés à Londres l'irritation du peuple allemand contre l'Angleterre augmente de jour en jour, et tout le monde est convaincu que l'Allemagne, lors de la récente controverse à propos de la question du Maroc, s'est trouvée à la veille d'une guerre dans laquelle elle eût probablement remporté la victoire sur terre, mais qui eût été pour elle un véritable désastre naval et la ruine de son commerce maritime. Les événements des quatre derniers mois ont réduit au silence les adversaires du programme naval, et tout le monde en Allemagne à l'exception des radicaux et des socialistes est maintenant convaincu de la nécessité d'augmenter la flotte. Le but de l'Allemagne doit être la construction d'une marine qui puisse lutter avantageusement avec celle de l'Angleterre, et il est probable que lors de la prochaine assemblée du Reichstag des subsides seront demandés pour compléter la défense des côtes.